

Commentaires après coup sur le Travail du Négatif

Colloque d'Athènes, 24-26 novembre 2006

D'où vient l'expression « Travail du négatif » ? J'ai d'abord pensé que je l'avais peut-être entendue dans la bouche de Lacan, mais en fait je crois l'avoir préalablement rencontrée sous la plume de Hegel. Elle a dû me frapper parce qu'à l'époque, j'étais intéressé par la multiplicité des formes de travail déjà présentes chez Freud : travail du rêve, travail du deuil, etc. qui me semblaient appeler une généralisation qui n'avait toujours pas eu lieu.

Certes, Nacht et Racamier avaient parlé du travail du délire, mais cela restait une contribution particulière. Il me semble difficile de ne pas rattacher ces formes de travail à l'exigence de travail de la pulsion. Quant au négatif, il ne faisait aucun doute que je pensais à l'origine à Hegel mais que cette référence se trouvait réveillée par des références psychanalytiques contemporaines dont je parlerai plus loin. Néanmoins, je crois lui avoir donné un sens personnel différent des allusions au négatif présentes depuis fort longtemps dans la psychanalyse : transfert négatif, névrose comme négatif de la perversion, réaction thérapeutique négative...

Mais revenons à Hegel. A ma connaissance, l'expression, bien que classiquement répandue ne figure qu'une fois dans la *Phénoménologie de*

l'esprit, dans la célèbre préface dont je ne donnerai même pas un résumé qui ne contribuerait qu'à nous égarer. Dans cette préface, Hegel pose, comme spécifique de sa position et de la nouveauté qui s'amorce en philosophie, que « tout dépend du fait de saisir et d'exprimer le vrai, non comme *substance* mais tout autant comme *sujet*¹. » Ainsi, Dieu saisi comme substance [Dieu n'est rien d'autre que la Nature] indigna au temps de Spinoza. Hegel veut dépasser ce point de vue. La substance vivante est « comme sujet la pure *négativité simple*, par-là justement le dédoublement du simple ou le dédoublement opposant qui est à nouveau la négation de cette diversité indifférente ou de son opposition ; c'est seulement cette égalité *se rétablissant* ou la réflexion de soi-même *dans* l'être autre, non une unité *originnaire* comme telle ou *immédiate* comme telle qui est le vrai². »

On comprend mieux alors la phrase clef : « La vie de Dieu et le connaître divin [dans la pensée spinoziste] peuvent donc bien se trouver énoncés *comme un jeu de l'amour avec soi-même* [soit encore une forme de narcissisme] ; cette idée sombre dans l'édification [Erbaulichkeit] et même dans la fadeur *quand y manquent le sérieux, la douleur, la patience*, et le travail du négatif³. » Ainsi, le travail du négatif va de pair avec le sérieux, la douleur et la patience. Soit encore quelque chose qui dépasse le solipsisme satisfait du narcissisme, qui concerne les effets de la non-satisfaction ou relatif à la peine ou à l'attente vaine de

¹G. W. F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Présentation, Traduction et notes de G. Jarczyk et P.-J. Labarrière, Paris, Gallimard, 1993, p. 80.

²*Op. cit.*, p. 81.

³*Op. cit.*, p. 82 (mes italiques).

l'autre, de l'aliénation et de l'acte pour surmonter cette aliénation. Ces remarques qui nous permettront de prendre congé avec Hegel nous dictent d'adhérer avec le concept d'autre et avec le dédoublement réflexif du fait de l'être autre qui aboutit au rétablissement du sujet à travers la pure négativité simple¹. »

Cette mention du travail du négatif est unique dans la *Phénoménologie de l'esprit*. Toutefois elle est évoquée au chapitre sur la Religion (p. 656) et tout à la fin du chapitre sur le Savoir Absolu à propos de l'intériorisation/*Erinnerung* (cf. p. 695, note 3) : intériorisation et médiation vont de pair.

Quant au négatif, l'usage que Hegel en fait demande clarification : « l'unique chose pour gagner le procès scientifique [Hegel ne cesse de se référer à la science], c'est la connaissance de la proposition logique que le négatif est tout aussi bien positif, ou que ce qui se contredit ne se résout pas en zéro, dans le néant abstrait, mais essentiellement dans la seule négation de son contenu *particulier*, ou encore qu'une telle négation n'est pas toute négation, mais *négation de la Chose déterminée* qui se dissout et est donc négativement déterminée [...]»². » Par exemple, un patient qui affirme : « le cunnilingus me dégoûte » n'exprime pas un dégoût général pour la sexualité mais pour cette pratique-là – peut-être par la mise en contact de ses lèvres avec les grandes lèvres de la femme.

¹ *Op. cit.*, p. 82.

² *Op. cit.*, p. 58. *Logik, G. W. 11 25/3-17 (I 25/6-26/12)*.

Le principe de la dialectique est que ni la « fin », ni le « résultat » ne valent pour eux-mêmes mais sont inséparables du procès qui les fait être ce qu'ils sont. Ne peut-on voir dans ces affirmations une justification de l'association libre comme méthode privilégiée pour saisir « la figure vraie dans laquelle existe la vérité¹. » ? Hegel se réclame toujours de la science. Son « système » est celui de la science. « Mais, à regarder de plus près, cette expansion, elle ne se montre pas établie par le fait qu'une seule et même chose se serait elle-même configurée de façon diverse, mais elle est *la répétition dépourvue de figure* [mes italiques] d'une seule et même chose qui n'est appliquée que de façon extérieure au matériau divers et reçoit une apparence ennuyeuse de diversité. L'idée, qui certes est vraie pour soi, n'en reste en fait toujours qu'à son commencement si le développement ne consiste en rien [d'autre] que dans une telle répétition de la même formule. La forme Une immobile étant déployée par le sujet sachant autour de ce qui est présent là, le matériau plongé de l'extérieur dans cet élément en repos, voilà qui est aussi peu l'accomplissement de ce qui est exigé, savoir la richesse jaillissant de soi, des figures et leurs différences se déterminant elles-mêmes, que [le seraient] des lubies arbitraires concernant le contenu. C'est là plutôt un *formalisme monochrome* [mes italiques] qui n'en vient qu'à la différence du matériau, et qui y vient par le fait que celui-ci est déjà préparé et connu². »

¹ *Op. cit.*, p. 71

² *Op. cit.*, p. 78-79.

Voilà donc les prémisses qui introduisent le travail du négatif, au sujet duquel n'est pas donné plus de précision. Si l'on revient à la psychanalyse, il faut marquer cette différence essentielle. Le travail du négatif hégélien est le fruit du mouvement de la conscience de soi. Tout ce qui rattache le travail à la pensée freudienne est d'ordre inconscient, aussi bien le travail du rêve que le travail du deuil. Reste alors la référence au négatif, infiniment plus complexe. Si l'on devait en fin de compte se fonder sur un exemple-type, je dirais que c'est la sublimation qui en fournirait l'occasion. Mais sur le parcours qui y mène, on découvrirait bien d'autres concepts psychanalytiques qui méritent d'y être rattachés comme le refoulement, la forclusion, le désaveu et la négation (ensemble auquel j'ai donné le nom de « travail du négatif »). En étendant l'exploration à d'autres auteurs, Bion, Winnicott et Lacan y trouveraient leur place.

On peut donc conclure que les exigences hégéliennes : l'intériorisation et la médiation, sont loin d'être négligées par la psychanalyse. Mais en fin de compte, c'est de *l'altérité* qu'il s'agit. Altérité qui dépasse de beaucoup l'Autre comme personne. Le dualisme pulsionnel fait de la pulsion de mort ou de destruction l'autre de la pulsion de vie ou d'amour. En tout cas il n'y a pas de place ici pour un « moteur immobile » car tout est mouvement. Mais « le bien connu, en général, pour la raison qu'il est *bien connu*, n'est pas connu¹. » Hegel développe

¹ *Op. cit.*, p. 92.

cette idée de mouvement, liée à la scientificité en général, mouvement de « devenir à soi un *autre*¹. »

« L'inégalité qui a lieu dans la conscience entre le Je et la substance qui est son ob-jet est leur différence, *le négatif* en général². » Il est illusoire de vouloir se préserver du faux. En psychanalyse, dans la mesure où il nous faut tenir compte des défenses : « Ceci me dégoûte », nous avons nécessairement affaire au faux. Mais nous le concevons comme moment dialectique du vrai. « Ce qui me dégoûte, me goûte. » Et encore : « Ce n'est pas moi qui l'aime, c'est lui qui m'aime. Il ne m'aime pas, il me persécute. » sont autant de dénégations de la proposition initiale : « Moi, un homme, je l'aime, lui un homme. », laquelle est *inconsciente*. En étendant les conséquences : « Je l'aime, je n'aime que moi ; tout ce qui n'est pas moi, je ne l'aime pas. » Le négatif illustre sa fonction. En tout faux, il y a du vrai. Nous touchons ici à un statut du vrai originel qui tiendrait ici à l'essence *de l'homme* pris dans sa nature bisexuelle. La féminité de l'homme n'est pas identique à la féminité de la femme, pas plus que la virilité de la femme ne se confond avec la virilité de l'homme. Désir et identification sont comme le positif et le négatif l'un de l'autre – relation dialectique propre à l'humain.

Certes, on sent à travers les exemples dont je me suis servi qu'une telle conception repose sur la vérité de la logique. En psychanalyse, si nous avons à

¹ *Op. cit.*, p. 97.

² *Ibid.*

découvrir la logique primaire ou inconsciente, il arrive que nous échouions à y parvenir. Et c'est ainsi que Freud, en 1923, en arrive à abandonner les espoirs qu'il avait mis dans le concept d'inconscient et à lui préférer le ça, constitué de motions pulsionnelles. Mais ceci n'a lieu qu'à la faveur d'une transformation correspondante du négatif. Le négatif est identifiable en dehors de la sphère du ça, par la création de l'instance ça, constituée par l'antagonisme des motions pulsionnelles érotiques et destructrices.

La négativité prend une forme complexe à la fois absolue : antagonisme vie/mort et relative à travers l'intrication pulsionnelle. Ainsi le négatif ne devient « travaillable » qu'à travers son intrication avec le positif, quoiqu'il arrive que la désintrication permette de l'imaginer exceptionnellement à l'état « pur ». Mais alors, le négatif prend la forme, non d'un complément ou d'un envers du positif ou comme sa face cachée mais agit sous une forme radicale d'exclusion, de rejet, d'expulsion « hors psyché ». La « vérité » n'inclut donc plus le négatif, mais la positivité est sans ombre. Elle révèle la pulsion érotique à l'état nu, sans doute peu transformable en tant que telle, rendant la vie psychique « invivable », qui n'est pas plus vrai que le négatif considéré isolément le serait « positif mort » dirait Hegel, « en soi ». Le mouvement lui-même est perdu faute de négatif. « La vérité est le mouvement de soi en soi-même¹. » Ce qui conduit à l'intériorisation de l'objet faisant retour sur soi-même.

¹ *Op. cit.*, p. 104.

Mouvement et intériorité forment le cœur de la méthode. Pour la psychanalyse, la méthode est l'association libre. Elle est le mouvement dialectique par lequel se révèle le travail du négatif. Soit encore qu'à partir de cet excès qu'est l'activation pulsionnelle, le travail du négatif s'efforce d'y faire face en mettant en œuvre le mouvement dialectique né de la mise en œuvre des défenses et des procédés de la pensée primaire : déplacement, condensation, dramatisation, etc., réalisant les transformations qui accompagnent le travail du négatif.

Si Freud le découvre d'abord à travers le travail du rêve, au fur et à mesure qu'il avance, il construit la première topique avec les instances du conscient, du préconscient et de l'inconscient – forme négativée du conscient –, puis système avant de céder la place au ça, la plus impersonnelle, la plus négative des instances par rapport au moi. De la même façon que le travail du négatif épouse les oppositions entre pulsion de vie ou d'amour et pulsion de mort ou de destruction.

Mais quelle que soit la topique adoptée, ce qui reste constant dans la pensée psychanalytique est la référence au mouvement s'opposant au « sujet en repos ». Aucune compréhension du psychique n'est possible hors de cette pensée des associations en mouvement révélant le négatif ou la négation déterminée. Exemple : « Je me demande qui est cette femme apparue dans le rêve. Vous allez dire que c'est ma mère mais ce n'est pas ma mère. » ou encore : « Mon

père m'apparaît en rêve. Il ne savait pas qu'il était déjà mort. » Dérive de la pensée, donc : « Ce qui est anti-humain, ce qui est animal, consiste à en rester au sentiment et à ne pouvoir se communiquer que par celui-ci¹. » Ainsi d'une interprétation donnée à un patient et rapportée au superviseur. Celui-ci demande au supervisé : « Pourquoi avez-vous dit cela ? » Réponse : « Parce que je l'ai senti. », ce qui disqualifie tout travail du concept caractérisé par l'automouvement.

Hegel conclut en se référant au *Parménide* de Platon et à la philosophie aristotélicienne ; étrangement, Héraclite n'est pas mentionné, qui est l'ancêtre de la *Phénoménologie de l'esprit*. Hegel fustige avec violence la pensée ratiocinatrice, à l'opposé de la vraie pensée philosophique. Il me semble plus que probable que pour Freud, Héraclite et Hegel sont des représentants de la ratiocination parce que tous deux ne tiennent pas compte du sol pulsionnel sur lequel s'édifie leur pensée comme toute pensée. Certes, il ne m'échappe pas que beaucoup de théorèmes de la philosophie sont incompatibles avec la psychanalyse et d'abord l'Esprit absolu, mais aussi la Chose, l'essentialité, le concept, la Raison, etc. Mais il reste dans cette pensée quelque chose d'essentiel qui lui permet de communiquer avec la psychanalyse. Certes, il faudra en passer par le négatif pour que les deux systèmes se rejoignent. Mais on gagne plus à ce rapprochement difficile qu'à la négation du négatif qui renverrait à une positivité non dialectique. En tant que psychanalyste et grâce à l'expérience du transfert,

¹ *Op. cit.*, p. 125.

nous sommes tenté de lui donner raison. Donc, si l'on cherche à aller au-delà de ces condamnations en bloc, on peut quand même retenir que la méthode de la psychanalyse ne peut être déclarée étrangère au mouvement dialectique qui conduit à l'interprétation et à l'intelligibilité du psychisme conçu dans la relation de soi à soi et de soi à autrui, qui demeure le fondement de notre connaissance et qu'il nous faut défendre, faute de quoi c'est la spécificité de la pensée psychanalytique qui périra.

« Dites tout ce qui vous vient à l'esprit, en vous efforçant de ne rien conserver, même si cela vous paraît saugrenu ou sans importance. » On a raison d'appeler cette injonction la règle fondamentale.

Je soutiendrai, non sans audace, que Hegel nous fournit les bases d'un renouveau concernant la conception du Moi, dont la simplification par Freud fait défaut à la psychanalyse.

Remontons d'une manière plus détaillée et cependant réduite à l'essentiel le cours du négatif avant Hegel dans la pensée philosophique. On découvre celui-ci dès la pensée antésocratique chez Héraclite. Il est l'origine absolue du négatif dans la philosophie occidentale. Nous nous bornerons à quelques aspects essentiels de la pensée du négatif chez les antésocratiques, qui trouve dès le départ ses formes les plus audacieuses et les plus difficiles à comprendre. Nous ne retiendrons que quelques fragments qui touchent de près la théorie de la psychanalyse.

Dans le fragment 41 (M. Conche) ou 15 (Diels-Kranz), Héraclite nous rappelle l'identité complémentaire vie/mort : « Si ce n'était pour Dionysos qu'ils font la procession et chantent l'hymne aux parties honteuses, ils feraient les choses les plus éhontées. Mais c'est le même que Hadès et Dionysos, celui pour qui ils délirent et mènent la bacchanale¹. » Immuable mouvance (M. Conche) de celui qui affirme l'indissociabilité de la vie et de la mort. La vie sur laquelle ne règne aucun ordre augmente les chances de la mort et l'excès de vie est un excès de mort. Penseur du feu, Héraclite dit encore : « Ce monde, le même pour tous, ni dieu, ni homme ne l'a fait mais il était toujours, il est et il sera, feu toujours vivant, s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure². » Ici s'affirme à nouveau l'universalité de la loi des contraires. Mais nous sommes au sein de l'ordre du monde préalable depuis toujours déjà là. « Le véritable Eveillé est le philosophe capable du *Logos* qui voit le monde en sa vérité, c'est à dire tel qu'il est en soi, indépendamment de nous³. » La loi du monde « résulte du jeu de forces opposées et d'une conquête de chaque moment⁴. » Le feu, selon les Egyptiens cités par Hérodote (III, 16) est « une bête animée, qui dévore tout ce qu'elle saisit, et, gorgée d'aliments périt elle-même avec ce qu'elle dévorait⁵ ». Feu tel que le conçoit l'intelligence – unité des contraires. Tout ceci se retrouve condensé dans l'admirable formule, tout entière contenue dans l'image double de la phrase unique du fragment 118 (60) : « Le chemin montant descendant est

¹ Héraclite, *Fragments*, texte établi, traduit, commenté par M. Conche, Paris, P.U.F., 1986, p. 157.

² *Ibid.*, 80 (30), p. 279.

³ *Ibid.*, M. Conche, p. 281.

⁴ *Ibid.*, M. Conche, p. 283.

⁵ Hérodote, (III, 16), trad. Legrand, cité par M. Conche, *op. cit.*, p. 284.

un et le même¹. », qui fait penser aux formulations psychanalytiques sur le couple progrédience/régrédience. Conche l'analyse sur un mode hégélien : « Seulement les contraires, tout en s'opposant sont unis, car chacun se constitue comme opposé à *l'autre*, et pose l'autre pour s'opposer à lui². »

Héraclite, modèle de la pensée antésocratique, est resté sans disciple connu. Certes, nul ne songe à minimiser la révolution socratique accomplie par Platon. Rejoignons cependant, du point de vue qui nous occupe, Aristote. Les livres V à VIII de sa *Physique* traitent du mouvement, qui est indiscutablement le concept central des œuvres de Hegel et de Freud. Que nous en retrouvions la source au sein de la physis n'est pas indifférent car pour Freud, sans reconnaître le soubassement physique de la psyché, aucune théorie consistante n'est soutenable.

Venons-en à l'essentiel : l'âme. Aristote poursuit le fil de sa pensée : « C'est un fait d'observation ; dans la plupart des cas, l'âme ne subit aucune passion et n'accomplit aucune action qui n'intéresse le corps³. » Et c'est encore le mouvement qui caractérise l'âme, sorte de feu ou de chaleur selon Démocrite cité par Aristote. Mais c'est le corps mû qu'Aristote identifie au sujet (I, 8).

L'âme, dit-il, se définit par deux puissances : la faculté de juger et le « mouvement local ». Ce dernier a deux principes : le désir et l'intellect. Arrive

¹ Héraclite, *op. cit.*, p. 408.

² *Ibid.*, p. 408.

³ Aristote, *De l'âme*, texte établi par A. Jannonne, trad. et notes E. Barbotin, Paris, Les Belles Lettres, 1989, I, 1, p. 8.

alors la conclusion, saisissante pour un psychanalyste : « Ainsi donc, c'est telle puissance de l'âme qui est principe de mouvement : celle qui porte le nom de « désir » ; la chose est claire. » (III, 10) Pour plus de clarté encore : « Mais on le sait : les désirs naissent en lutte les uns contre les autres et cela se produit quand raison et appétits militent en sens contraires : c'est le propre des êtres qui ont la perception du temps (l'intellect nous pousse à résister en considération de l'avenir, l'appétit nous entraîne dans la seule vue de l'immédiat : car le plaisir du moment paraît être agréable absolument et bon absolument, du fait qu'on ne voit pas l'avenir. » Par suite le principe moteur doit être spécifiquement un : c'est la faculté désirante comme telle, mais le désirable est antérieur à tout le reste (car il meut sans être mû du fait qu'il est pensé ou imaginé) ; pourtant par le nombre, les moteurs sont multiples¹. »

Il y a entre tous les philosophes que nous venons de citer – Hegel, Héraclite, Aristote – et Freud une communauté de pensée, qui aurait pour caractéristique la détermination du sujet par l'activité pulsionnelle. Et ce n'est pas tellement l'introduction de la pulsion de mort qui modifie fondamentalement la donne. Pensons au *Problème XXX* d'Aristote, sur l'homme de génie et la mélancolie, effet de la bile noire². Non, la véritable mutation en psychanalyse a lieu avec la défaveur du concept de pulsion comme concept psychanalytique central du mode d'activité du sujet et son remplacement grâce aux assauts

¹ *Op. cit.*, III, 10 p. 90.

² Aristote, *L'Homme de génie et la Mélancolie*, Problème XXX, 1, trad., présentation et notes par J. Pigeaud, Paris, Rivages poche, Petite Bibliothèque, 1988.

conjugués de Fairbairn et Mélanie Klein par celui de relation d'objet, adopté à la légère. Autrement dit, ce n'est plus la préoccupation du fonctionnement intrinsèque du sujet qui est fondamentale, mais l'idée d'une prééminence du rapport (de quoi ? de qui ?) à l'objet et par suite à l'idée de l'objet interne comme constitutif du sujet.

Reste que la pulsion de mort, par les résistances qu'elle a suscitées, change aussi la problématique du fonctionnement psychique fondamental. Les pulsions occupent progressivement de moins en moins de place dans la psychanalyse, tandis que l'objet, le self, le transfert (purifié des pulsions de mort), l'intersubjectivité – vocable justifié mais dont la teneur, dans les écrits qui s'y réfèrent, est creuse – occupent le devant de la scène. L'analyste n'est plus le réflecteur, révélateur du sujet en activité qui se voit cerné dans le miroir du transfert, mais le substitut pourtant encore plus inconnaissable de l'objet.

Je ne voudrais pas donner l'impression que je sous-estime ce qu'on continue d'appeler aujourd'hui les rapports transféro-contretransférentiels. Mais je crains qu'il ne s'agisse d'une abstraction, d'un leurre pseudo-objectivant qui empêche de comprendre que ces relations soi-disant bilatérales ne prennent un sens qu'au sein d'une conception plus large du transfert qui reste et demeure le seul guide qui puisse éclairer la situation analytique. Mieux vaut un transfert en surplomb conjectural que la pseudo-restitution d'une situation retrouvée à deux, laquelle le plus souvent empêche d'imaginer le tiers. Le travail du négatif ne

renvoie pas simplement à l'envers du positif mais à un fonctionnement du sujet qui implique l'existence d'un tiers vis à vis duquel toutes ces transformations ont lieu et qui est toujours à construire et jamais perçu directement par le sentiment.

Ainsi prend sens le concept d'Autre qui a guidé les premiers pas de Lacan mais qu'hélas, il s'est empressé d'oublier pour céder aux mirages d'une topologie divorcée de toute pulsionnalité et donc de toute vie de l'esprit cherchant à travers ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle serait s'il lui était donné de le savoir par la voie d'un Autre. Le ver était dans le fruit car Lacan jouait avec la Mort comme Maître Absolu, à travers les rapports du maître et de l'esclave¹. Mais quand il s'agit de prendre au sérieux le rôle et la place des motions pulsionnelles du *ça* et donc des formulations tardives de Freud sur la pulsion de mort, il se révéla tout à fait incapable d'en théoriser quoi que ce soit, laissant à d'autres l'occasion de le faire.

Il n'y a pas d'écrit où le travail du négatif soit mieux exposé et développé que « La négation » (*Die Verneinung*) de Freud (1925). Cet écrit est le sommet de la conception pulsionnelle subjective. Son contenu est bien connu². Nous ne nous y attarderons pas. C'est un exemple remarquable de dialectique freudienne, qui est à bien des égards proche de la pensée de Hegel. Le commentaire de Jean Hippolyte (sollicité par Lacan), qui en a marqué avec force la ressemblance et la

¹ Sans doute sous l'influence de Kojève.

² Il a fait l'objet d'un commentaire détaillé dans A. Green, « Négation », in *Freud. A Modern Reader*, Edited by R. Jozef Perelberg, London and Philadelphia, Whurr Publishers, 2005, p. 253-273.

différence avec Hegel, le montre assez¹. La nouvelle découverte pour Freud est que le contenu d'une représentation refoulée peut parvenir à la conscience à condition que celle-ci soit niée. Et voici qui est plus étrange encore : le refoulement peut être levé (quant au contenu représentatif du refoulé) tandis qu'en même temps, ce qui est essentiel dans le refoulement persiste. Donc la négation est le prix à payer pour prendre connaissance du contenu du refoulé sans modification fondamentale quant au statut du refoulé. Affecter au contenu d'une pensée le signe positif ou négatif est une fonction du jugement que Freud repère dans les rapports bons ou mauvais (jugement d'attribution précédant le jugement d'existence).

L'intérêt du cheminement de Freud est de partir de cette faculté de juger pour aboutir au plus originaire du dualisme pulsionnel : l'affirmation est une fonction de l'Eros tandis que la négation reflète l'effet des pulsions de destruction, si l'on consent à ce parallèle avec les motions pulsionnelles les plus primitives. Ceci appelle une longue réflexion sur la nature du refoulement, le rôle de la négation dans la pensée en passant par les intermédiaires de l'introjection et de ce que j'ai préféré appeler excorporation plutôt que projection. Une longue trajectoire qui part des processus primaires de la psychanalyse ignorant la négation, jusqu'à la dernière théorie des pulsions (1921), dont l'article sur la négation sera l'un des aboutissements, traitant de

¹ J. Hippolyte (1956), Commentaire sur la Verneinung de Freud in *La psychanalyse*, vol. 1, repris dans J. Lacan, *Les Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

l'opposition entre pulsions antagonistes, en acte, maintenue jusqu'aux racines de la vie psychique sous la forme de l'intrication des pulsions d'amour et de destruction.

Si Mélanie Klein et ses disciples ont adopté sans résistance le point de vue freudien sur la pulsion de mort, c'est au prix d'une simplification du rapport affirmation/érotisation avec la négation/destruction. A telle enseigne que tout ce qui relève de l'Eros chez Klein et ses disciples n'est que l'expression d'une défense érigée contre les effets destructeurs de la pulsion de mort. L'Eros en tant que valeur *sui generis* a disparu. Winnicott s'est beaucoup opposé au concept de la pulsion de mort. Il ne souscrit pas à cette théorisation commune à Freud et à Klein et propose de considérer l'existence d'un champ intermédiaire : le champ transitionnel, qui reflète la coexistence de oui et du non. L'objet transitionnel *est et n'est pas* le sein de la mère. Winnicott défend donc l'existence d'une spécificité psychique nécessaire à la fondation du jeu, objet d'un rapport suspensif du jugement, dont l'absence appauvrit la psyché. Quant à la destructivité, rappelons que pour Winnicott, la nidation du sujet dans la réalité est un objectif primordial, à la différence de Freud. Si ce dernier reconnaît le rôle fondamental de la destructivité, il refuse de la rattacher à une pulsion de mort et la conçoit comme liée à la problématique de l'utilisation de l'objet, où la survie de l'objet à la destructivité du sujet est la condition préalable pour l'aimer comme objet placé en dehors de soi.

Reste à parler de Bion. Chez lui, kleinien de formation, la pulsion de mort ne fait pas problème, sinon qu'il en traite toujours indirectement. Attribuer un chapitre spécial à Bion, ce n'est pas seulement vouloir le dissocier de Mélanie Klein et de ses disciples – soit encore le kleinisme classique – mais reconnaître à son œuvre une originalité particulière, qui se définit entre autres par un retour vers la pensée de Freud et une résurgence des concepts psychanalytiques relatifs à la pensée.

Une notion fait le pont entre la théorie freudienne et celle de Klein. Dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud conceptualise les deux mécanismes essentiels de la liaison et de la déliaison comme caractéristiques des fonctionnements d'Eros et des pulsions de mort. Or Bion, à son tour, fera du concept de lien un pilier de ses idées. Dans son article célèbre « Attaque contre la liaison »¹ (1959), il écrit : « J'emploie le mot « lien » parce que je souhaite examiner la relation du patient avec une fonction plutôt qu'avec l'objet qui remplit une fonction ; je ne m'intéresse pas seulement au sein, au pénis ou à la pensée verbale mais à leur fonction qui est de faire lien avec deux objets². »

Dans cette définition apparaissent deux idées remarquables. La première est l'intérêt pour une théorie des fonctions. Bion fait figurer pour la première fois dans la pensée kleinienne l'idée que la pensée verbale fait lien entre deux objets. En effet, il est à noter que Bion s'intéressera en premier à la pensée, renouant

¹ Voir W. R. Bion, *Réflexion faite*, trad. F. Robert, P.U.F., 1983.

² Ibid., p. 115.

ainsi avec Freud, et au retentissement sur elle de certains fonctionnements psychiques. Prolongeant la pensée de Klein, celle des « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », il utilise les mécanismes décrits par elle à cette occasion : clivage, déni, omnipotence, évacuation et expulsion dans l'identification projective.

La thèse princeps de Bion est résumée dans un dilemme : évacuer la frustration ou l'élaborer. L'évacuation résulte comme chez Freud de l'accumulation des tensions déplaisantes qui empêche le fonctionnement de la pensée. Chez le psychotique, la frustration n'est pas seulement liée à une satisfaction libidinale isolée. « C'est l'existence de l'analyste-objet qui incarne la frustration de base avec désir de rejeter tout ce qui vient de lui. C'est à dire de le détruire et de se débarrasser des fragments issus de la destruction par tous les moyens disponibles ». La haine est renforcée par les attaques meurtrières contre ce qui lie le couple, contre le couple lui-même et contre l'objet engendré par le couple. La relation pour une fois devient un concept subjectivant. L'enjeu de cette réceptivité aux identifications projectives de l'enfant est la *capacité de rêverie* de la mère, qui aide à la construction en lui de la fonction alpha, fonction qui permet de transformer les impressions brutes des sens en matériau propre à l'élaboration par le rêve, le mythe, l'hallucination, la passion. On reconnaît la parenté avec la pensée de Winnicott.

Ce n'est plus seulement la prépondérance des pulsions destructrices qui est en cause mais l'infiltration des pulsions d'amour par celles-ci qui englobent à la fois la réalité interne et externe. Elles sont la cause d'une terreur d'annihilation imminente et mettent en œuvre une formation prématurée, précipitée de relations d'objet précaires, constituée d'une couche psychique mince – c'est à dire ne comportant aucune capacité d'absorption des processus psychiques. Autrement dit, le négatif est empêché d'advenir.

Il faut compter sur le transfert pour se rendre compte de tous les effets que nous venons de décrire. Même les fonctions psychiques dont la formation nécessite des liens *de facto*, tel le rêve, doivent être réinterprétées dans ce cadre. Plus qu'à stimuler la fonction d'intégration, ils servent en fait à l'évacuation. C'est à une théorie de la pensée et de la non-pensée qu'aboutit Bion, théorie qui fait cruellement défaut à la pensée kleinienne.

La grande originalité de Bion est l'invention, à côté des facteurs amour (A) et haine (H), d'une troisième catégorie fondamentale, la connaissance (C). Est-elle sans correspondance dans la pensée freudienne ? Ne peut-on y voir un analogon de la fonction de liaison, précédant le principe de plaisir, auquel est conduit Freud à la fin d'*Au-delà* ?

Mais la pensée de Bion est encore plus complexe. Il distingue entre connaissance positive (C+) et connaissance négative (C-)¹. Cette dernière est

¹ K+ et K- pour Knowledge, mieux nommé « anticonnaissance ».

sous-tendue par une omnipotence, où ne pas savoir est plus avantageux que savoir. Voilà qui rapproche Bion de Freud, théoricien du masochisme et de la réaction thérapeutique négative. Bion formule l'hypothèse que les attaques destructrices conduisent à évacuer une première frustration. Mais si celle-ci vient à se répéter, Bion postule que c'est la psyché tout entière qui est évacuée en réaction à cette répétition étendant le champ de la destruction.

Bion distingue entre le « nothing » et le « no-thing », à savoir entre le rien et la non-chose, c'est à dire qu'il distingue entre l'absence comme absence de l'objet – ce sur quoi Lacan avait fondé sa théorie – et le rien comme univers où les objets ont été détruits.

Le négatif est pourtant placé en position d'index référentiel chez Bion. N'est-ce pas lui qui fonde cette position fondamentale ? Citant une lettre de John Keats à ses frères datant du 21 ou du 27 décembre 1817, celui-ci a écrit : « J'ai été frappé tout d'un coup de la qualité essentielle à la formation d'un Homme d'Art accompli à un degré si énorme – je veux dire la *Capacité Négative*, je veux dire celle de demeurer au sein des incertitudes, des Mystères, des doutes sans s'acharner à chercher le fait et la raison¹. » Nous bouclons ici le périple : toute l'étendue entre cette capacité au négatif jusqu'au négatif comme incapacité à tolérer la contradiction interne vie/mort.

¹ J. Keats, *Lettres*, trad. par R. Davreu, Paris, Belin, 1993, p. 76.

Nous voilà donc arrivés au but. Ici, il me faudrait parler de mes idées. Retour au *Travail du Négatif*, ouvrage auquel je vous renvoie, au lieu de me livrer à la tâche toujours fastidieuse de se résumer. Mais au moins, avec cet exposé, vous voilà préparés à me lire. J'ai tenté d'éclairer votre lanterne en reparcourant avec vous le temps écoulé depuis mes années de formation vers 1953 jusqu'à aujourd'hui, en prenant le risque de vous plonger avec moi au sein des idées philosophiques qui m'ont hanté.

Si le temps m'a aidé à m'en délivrer, ce n'est pas parce que je dédaigne aujourd'hui la philosophie – position trop facilement adoptée par les psychanalystes – mais parce que je n'ai plus besoin de la philosophie pour penser la psychanalyse qui est, qu'elle le veuille ou non, aussi une philosophie et je dirais même la seule philosophie qui vaille à mes yeux. Car si je n'avais pas trouvé chez Freud le soutien d'une pensée, jamais je n'aurais pu faire face aux multiples problèmes de la pratique, me refusant de toute manière à m'appuyer sur les béquilles de l'empirisme, qui ne guérissent pas le mal qui vous empêche de marcher. Merci de m'aider à passer ce cap de mes 80 ans.